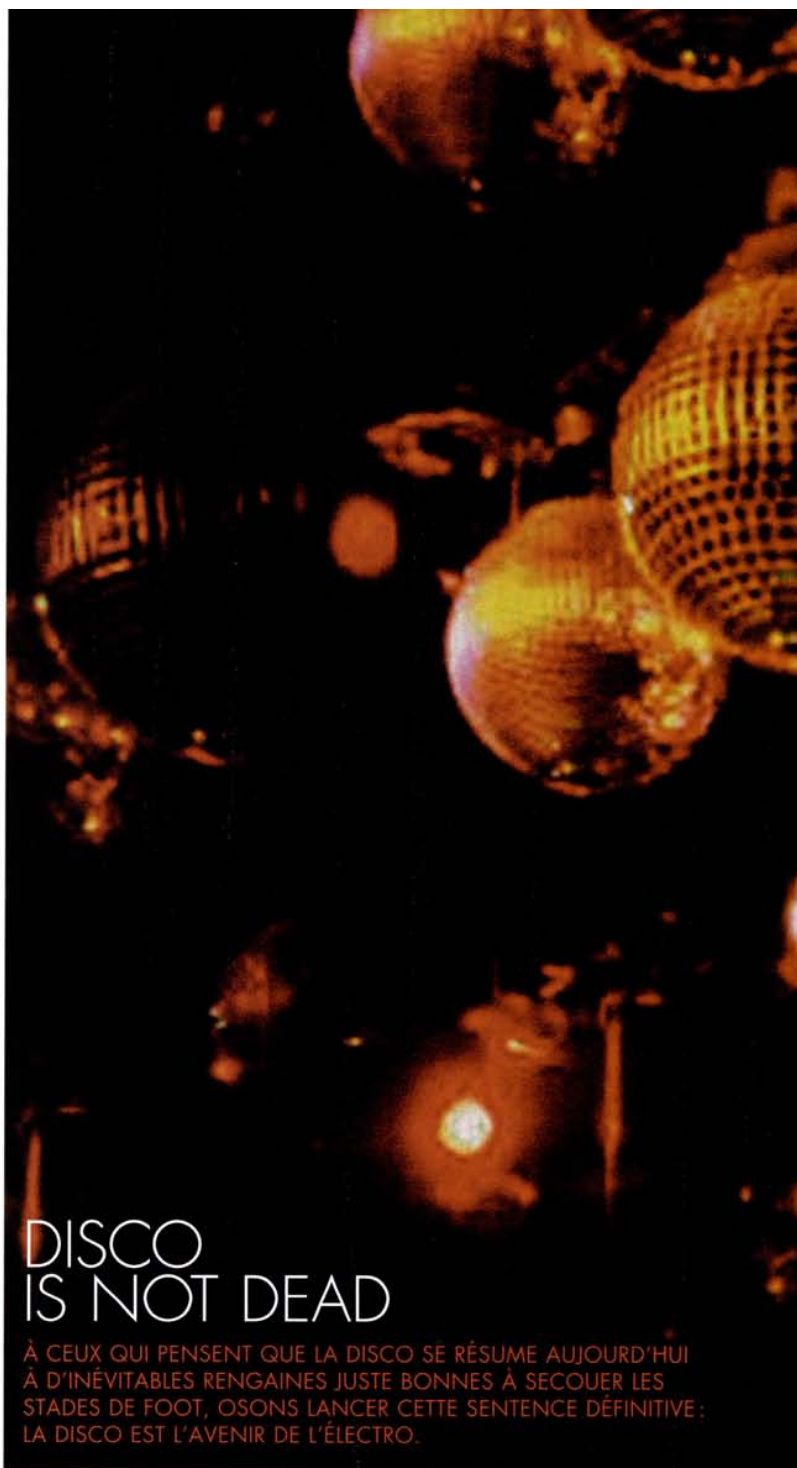


cause de son mauvais goût que certains jugent trop envahissant: il faut donc passer par David Guetta. Un comble! Et ne parlons pas de l'électroklash qui, encore aujourd'hui, passe son temps à nous crever l'intestin grêle. Car contrairement à la grande majorité de la dance music actuelle, la disco n'était pas une musique de pose. L'image était pourtant très affirmée, très *right into your face*, mais il n'y avait pas cette distance artistique qui a envahi la modernité de la dance. Et ce serait une erreur de croire que cette absence de pose était la conséquence de la naïveté de l'époque. Il n'est pas exagéré de comparer la disco avec d'autres phénomènes de masse comme le surf ou le skate, qui sont apparus à partir d'un groupe incroyablement localisé dans le temps et l'espace. Le surf a envahi la planète à partir d'une île du Pacifique et la disco a pris l'ampleur d'un raz-de-marée, en quelques mois, alors qu'elle était portée par une poignée de producteurs et de DJs, à un moment où personne ne respectait ce type de divertissement. Glisser sur une vague incertaine, c'est avancer la première fois sur le dance-floor. Une surface dangereuse, en termes d'estime de soi, de compétition, de savoir-faire. Survient alors une révélation autrement plus concrète que celle qui émane de Tiga, Vitalic ou Scissor Sisters. Il s'agit de centaines de chansons qui s'adressent au danseur novice: ce dance-floor va devenir un élément important de votre vie, au même titre que la gym ou Internet. Vous allez rencontrer des gens pour discuter, pour baiser ou pour tomber amoureux. Si possible, les trois à la fois. Vous ne saurez pas danser, vraiment, si vous ne discutez pas, si vous ne baisez pas ou si vous ne tombez pas amoureux. C'est cette musique qui est le point de départ de ce que vous écoutez aux Bains Douches ou au Mix et vous feriez mieux de ne pas l'oublier, car sans elle, vous ne seriez rien. **DL**

Bill Bernstein est photographe à New York. Nombre de ses clichés de la scène disco new-yorkaise des années 70 (dont certains illustrent ce dossier) ont été publiés dans Nightdancin' édité chez Random House. Ce livre aujourd'hui épuisé est pratiquement introuvable. Bill Bernstein est actuellement à la recherche d'un autre éditeur pour une nouvelle version de ce recueil.



DISCO IS NOT DEAD

À CEUX QUI PENSENT QUE LA DISCO SE RÉSUME AUJOURD'HUI À D'INÉVITABLES RENGINES JUSTE BONNES À SECOUER LES STADES DE FOOT, OSONS LANCER CETTE SENTENCE DÉFINITIVE: LA DISCO EST L'AVENIR DE L'ÉLECTRO.

Bien sûr, tous les fans de house se souviendront avec émotion de ce que le genre doit à la disco, que ce soit le garage, son digne successeur new-yorkais, que ce soient les divas disco comme Loleatta Holloway samplées sans vergogne sur des tonnes de disques (*remember Ride on Time*, de Black Box), que ce soient les covers souvent hasardeuses qui se sont hissées dans les charts ces dernières années ou les emprunts pour le moins grossiers popularisés par la french touch dans les années 90 (Daft Punk, Cassius, Étienne de Crécy). Si les années 2000, avec leur obsession à exhumer la new wave la plus sombre, ont pu faire croire que la house et la techno en avaient fini une bonne fois pour toutes de payer leur tribut à la disco, il n'en est absolument rien. Du côté de l'Angleterre, et depuis de nombreuses années, des DJs comme Harvey ou Dave Lee (aka Joey Negro) se sont faits les spécialistes d'un genre beaucoup plus complexe que la partie visible de l'iceberg disco que croit connaître le grand public. À Londres, la sémillante boutique de disques Phonica Records est le temple de cette nouvelle craze pour la disco: raretés ressorties de manière plus ou moins légales, nouveaux *edits* (une technique qui consiste à isoler des passages d'un morceau pour les réassembler de manière à rendre le morceau plus dance-floor), comme à la bonne époque. Serge Santiago, le producteur le plus